

Anton Pannekoek : L'Œuvre de Dietzgen (1913)

Il y a quelques semaines, à l'occasion du trentième anniversaire de la mort de Marx, la presse socialiste soulignait à juste titre l'omniprésence de l'esprit et du nom de Marx dans la lutte de libération du prolétariat. Le socialisme actuel s'appuie consciemment, dans toutes ses actions et déclarations, sur la science que nous devons à Marx, et chaque courant se réfère à lui, ne serait-ce que pour tenter de le dépasser. On ne peut pas en dire autant de Joseph Dietzgen, décédé il y a vingt-cinq ans, le 15 avril. Il y a encore dix ans, il fallait souligner son importance pour le socialisme scientifique comme une nouveauté, et ce n'est qu'au cours de ces dernières années que l'idée s'est imposée que Dietzgen est, avec Marx et Engels, le troisième fondateur de la science socialiste. Il a contribué, en tant que chercheur indépendant, à jeter les bases de la science sur laquelle s'appuie le mouvement ouvrier socialiste. La différence entre les personnalités de Marx et Engels, d'une part, et de Dietzgen, d'autre part, se reflète également dans leurs œuvres ; c'est précisément parce qu'ils étaient des personnalités complètement différentes, dont les pensées et les aspirations se situaient dans des domaines totalement différents, qu'ils ont pu se compléter mutuellement.

Cette différence se reflète également dans leurs œuvres ; c'est précisément parce qu'ils étaient des personnalités complètement différentes, dont les pensées et les aspirations se situaient dans des domaines totalement différents, qu'ils ont pu se compléter mutuellement. Marx était le combattant et le savant ; Dietzgen, le philosophe. Marx réunissait en lui, de manière rare, la passion du révolutionnaire et le génie du chercheur scientifique objectif ; c'est pourquoi il a pu construire la science concrète de la société, indispensable au prolétariat pour sa lutte. Dietzgen n'avait pas l'âme d'un combattant ; il était le philosophe pratique par excellence, à l'opposé du philosophe détaché du monde. Il absorbait complètement la pratique du grand mouvement mondial non pas pour s'y immiscer, mais pour qu'elle lui serve de matière à partir de laquelle sa vision philosophique du monde mûrissait en silence. Il a ainsi pu construire la philosophie, la science de l'esprit, qui complétait et soutenait la science construite par Marx.

Ces dernières années, la question de l'importance de l'œuvre de Dietzgen, de sa position par rapport à la lutte prolétarienne, au socialisme scientifique et aux différentes tendances philosophiques a souvent fait l'objet de vives controverses. D'un côté, on lui refusait toute importance indépendante, car, selon Plekhanov, il n'y avait rien à ajouter au marxisme sur le plan philosophique ; de l'autre, sa doctrine, sous le nom de « dietzgenisme », était opposée au marxisme « étroit », dépourvu de toute clarté philosophique (Untermann). Ces deux points de vue sont indéfendables. Les enseignements philosophiques de Dietzgen forment un tout organique avec l'ensemble du marxisme auquel ils sont indissociablement liés ; ils n'ont pu naître que sur la base de la théorie sociale de Marx. Ils constituent également une partie nécessaire de ce marxisme, de cet ensemble cohérent de sciences sous-tendant le socialisme, et complètent de manière essentielle les acquis de Marx lui-même.

Pour démontrer que Dietzgen n'a pu élaborer ses théories qu'à partir de celles de Marx, il n'est même pas nécessaire de se référer aux nombreux passages de ses écrits dans lesquels il souligne expressément que la nouvelle philosophie est déjà contenue en germe dans les propos de Marx.^[1] Cela résulte également de la nature même de leurs réalisations scientifiques. La philosophie, au sens moderne du terme, c'est-à-dire la théorie de la connaissance, est la théorie de la pensée et du savoir, la science de la science. De la même manière que les faits du monde réel constituent la

matière des sciences qui les résument théoriquement, ces sciences, leur pratique, le savoir et la pensée humaine en général, constituent à leur tour la matière de la philosophie. Toute extension significative de la connaissance, tout bouleversement de la pensée doit donc également influencer profondément la philosophie, en lui apportant de nouveaux matériaux importants, comparables à des faits nouvellement découverts dans les sciences naturelles. Une telle extension, un tel bouleversement d'une importance considérable a été la nouvelle théorie sociale de Marx, que nous appelons matérialisme historique.

Selon le matérialisme historique, les forces motrices du développement historique sont les forces productives ; les idées, la pensée et la volonté des hommes, que nous percevons comme des forces motrices immédiates, sont elles-mêmes déterminées par les conditions matérielles de vie, notamment par les rapports de production. Le fait que toute connaissance provient de l'expérience du monde matériel et qu'il n'existe aucune connaissance réelle en dehors de cette expérience avait déjà été établi auparavant comme l'expression des acquis de la science naturelle ; toutefois, d'autres idées et conceptions subsistaient encore dans l'esprit humain, auxquelles on attribuait un caractère surnaturel, car leur origine sociale était inconnue. La science de la société de Marx a mis fin à cela : toutes les idées dans l'esprit humain proviennent du monde matériel environnant, qu'il s'agisse de la nature ou de la société. La phrase « L'être social détermine la conscience » exprime le principe du matérialisme historique et contient en germe une nouvelle philosophie. Il suffit de l'exprimer sous la forme suivante : « Tout ce qui se trouve dans l'esprit humain, tout ce qui est spirituel, provient du monde réel extérieur », pour le reconnaître clairement. Cette phrase a donc une double signification : en tant que proposition théorique des sciences sociales, elle repose sur l'expérience des faits sociaux ; mais en tant que proposition philosophique exprimant le rapport entre la pensée et l'être, elle dépasse largement les limites de cette expérience et confère à cette théorie la certitude solide et inébranlable qui réside dans la thèse selon laquelle il ne peut y avoir de miracles. Comme tout ce qui se passe dans le monde humain doit passer par l'esprit humain, la science de la société doit être en même temps la science de l'esprit. Cette science de l'esprit n'a toutefois pas été élaborée par Marx ; elle n'a été exprimée que dans quelques phrases, et ne pouvait être lue que « entre les lignes », pour reprendre les mots de Dietzgen à Marx en 1867.

Dietzgen a élaboré et exposé cette science de l'esprit de manière approfondie et claire ; pour ce faire, il a dû aller au-delà de la brève formulation de Marx à deux égards. La dépendance totale de l'esprit par rapport au monde matériel, qui, dans la théorie sociale de Marx, correspond à l'environnement social et naturel de l'homme, devait être transposée dans une formulation plus générale de la dépendance de l'esprit humain par rapport au monde entier. L'importance de cet aspect de ses enseignements, qu'il présente en particulier dans son deuxième ouvrage majeur, « Das Acquisit der Philosophie » (L'acquis de la philosophie), et que certains de ses disciples qualifient de « contexte cosmique universel » et de « dialectique mondiale », réside davantage dans la clarté qu'il apporte aux concepts fondamentaux de la philosophie que dans l'élargissement de la science.

L'autre extension, non formelle mais essentielle, de la théorie marxiste est beaucoup plus importante. Le matérialisme historique avait établi que la conscience est déterminée par l'être ; il affirmait qu'il n'existait pas d'autre source pour les idées que le monde réel (dit « matériel ») et que l'ensemble du contenu de l'esprit provenait du monde extérieur. Mais cela ne dit rien sur le « comment » ; c'est sur cette base que la question du « comment » devient possible. L'effet du monde extérieur pénètre dans la tête et y forme des pensées, des idées, des concepts, qui sont différents

des choses extérieures. Mais en quoi consiste cette différence ? L'esprit n'a d'autre matière que les impressions du monde ; il les absorbe et les transforme en pensées et en concepts. Que fait-il alors, et en quoi consiste son activité, son mode de fonctionnement ? Marx n'a pas abordé la question de la nature, de l'essence et du mode de fonctionnement particulier de l'esprit humain. Pour la théorie sociale, il suffisait de prouver que l'esprit tire son contenu du monde réel. La question du contenu de l'esprit lui-même et de sa relation avec sa matière est restée ouverte. Dietzgen a résolu cette question. Dans son premier ouvrage, « Das Wesen der menschlichen Kopfarbeit » (La nature du travail intellectuel humain), il explique que la capacité de réflexion extrait de la multitude infinie des phénomènes concrets ce qui est commun, permanent et général, et le consigne sous forme figée dans ses concepts et ses idées.

Les concepts expriment « toujours le caractère général de la réalité qu'ils représentent ; l'esprit est l'organe du général et la raison est la capacité de tirer le général du particulier ». Marx a expliqué comment le monde, la société et l'économie influencent l'esprit humain et lui offrent un certain contenu. Dietzgen a expliqué comment l'esprit lui-même agit en donnant à ce contenu sa forme spirituelle particulière. Marx a chassé le miracle des événements sociaux en plaçant les êtres humains, pensants, sensibles, ayant des besoins et agissant, au centre du monde ; tous les événements sont des interactions entre les êtres humains et le monde. Les impressions et les besoins physiques du monde envahissent les êtres humains, et inversement, les idées et les objectifs de ces derniers agissent sur le monde par le biais de leurs actions et le transforment. Il ne reste qu'une lacune dans ce cercle fermé : ce qui entre dans la tête humaine est différent de ce qui en ressort. Marx a constaté que ce qui en ressort n'est qu'une transformation, une expression de ce qui y est entré ; mais ce qui se passe réellement dans cette tête, comment, à partir de ce qui y est entré, l'autre se forme, ce qui en ressort, seule la science élaborée de l'esprit, la théorie de la connaissance, pouvait le montrer.

* * *

L'importance de son œuvre ne se limitait pas à la science sociale. Il a donné une science de la pensée, une *théorie de la science*. Mais les modèles de la science hautement développée étaient les sciences naturelles ; c'est dans ces disciplines que la pensée systématique avait remporté ses plus belles victoires ; elles constituaient les réalisations les plus brillantes de l'esprit humain. Une nouvelle doctrine de la pensée approfondie devait avant tout s'appliquer à ces sciences, en tant que théorie à laquelle elles fournissaient la pratique, et qui se présentait donc en même temps comme leur critique, là où elles étaient parvenues, au-delà de leur propre pratique, à une sorte de théorie primitive. La science naturelle avait réduit les choses tangibles de la pratique quotidienne à des molécules et des atomes aux propriétés inhabituelles et absolues ; ces derniers étaient les entités réelles du monde, entre lesquelles agissaient des forces qui, telles des lutins mystérieux, guidaient leurs mouvements et devenaient les causes de tous les phénomènes. Derrière le monde visible des phénomènes, la science en voyait un autre : le monde réel et essentiel des matières et des forces, des atomes et de leurs mouvements, dont les lois simples expliquaient les phénomènes.

Dietzgen a examiné cette construction à la lumière de sa théorie. Il a démontré que l'activité de la pensée scientifique consiste, là encore, à rechercher le général dans le particulier. Cependant, le général que la science nous montre à travers ses concepts n'est pas un contenu plus profond du monde qui sous-tendrait les phénomènes en tant qu'essence, en tant que quelque chose de plus réel ; il n'existe que dans notre esprit sous forme d'abstraction. Les causes sont des produits de l'esprit

formés en tant que général à partir des effets concrets. La séparation entre cause et effet est une formalité de la raison, mais une formalité nécessaire. Les forces sont des résumés abstraits du général dans une série de phénomènes. La chose permanente, l'essence de la chose, qui doit se cacher derrière les phénomènes changeants de la chose pratique, n'existe que comme chose abstraite dans notre esprit. « Les phénomènes apparaissent, voilà tout. » Et c'est ainsi que les atomes, dont Dietzgen ne parle pas particulièrement, se révèlent être des choses abstraites, non pas au sens de fantasmes, mais d'abstractions qui servent à représenter les phénomènes réels. C'est ainsi comme se fait l'explication comment ces petites choses, apparemment dotées d'attributs impossibles (comme une élasticité parfaite, par exemple), ont néanmoins pu jouer un rôle si utile en physique en tant que « explications ».

Ces explications, déjà publiées en 1869, sont restées totalement en dehors du champ de vision des physiciens, pour autant que l'on sache. Partant de leurs propres besoins, ils sont ensuite parvenus à des conceptions similaires. Lorsque *Kirchhoff* a déclaré que la tâche de la mécanique était de décrire les mouvements dans la nature de la manière la plus simple et la plus complète possible, plutôt que de les expliquer par des forces, comme le disait l'expression ancienne, il a d'abord été accueilli par un haussement d'épaules ; mais quelques décennies plus tard, cette expression était devenue courante pour toute la science et tous les phénomènes naturels. Dans les années 1880, l'Américain *Stallo* a publié une critique acerbe des « théories » physiques, dans laquelle la théorie mécanique de la chaleur, qui explique les phénomènes thermiques par les mouvements des molécules, était particulièrement malmenée. Mais ce sont surtout les écrits d'Ernst Mach qui, depuis les années 1880, ont de plus en plus influencé la pensée des physiciens. Il a souligné l'essence des choses en affirmant qu'elles ne sont que des symboles mentaux représentant certains complexes d'éléments (phénomènes élémentaires) qui apparaissent toujours ensemble avec une grande stabilité. Comme ces phénomènes étaient importants pour les hommes dans leur pratique, ils ont été désignés par des noms particuliers, sans tenir compte des petits changements permanents. « La chose est une abstraction, le nom un symbole pour un ensemble d'éléments dont nous ne tenons pas compte des changements. » La réalité du monde, les éléments qui le composent et à partir desquels nous formons tous les concepts, y compris les choses, sont les sons, les couleurs, les impressions, les espaces et les temps que nous appelons habituellement des sensations. La base de cette formation de concepts, ainsi que de toute activité théorique et scientifique, est « l'économie de la pensée ». Toute science a pour but de « remplacer les expériences ou de les économiser par la reproduction et la préformation des faits dans la pensée ». La « table » résume toute une masse de perceptions et d'expériences des plus diverses, ainsi que des attentes concernant d'autres expériences. La loi de la gravité me dispense d'une multitude de phénomènes les plus divers concernant des choses en mouvement ou au repos, m'épargne la peine de tous les garder en tête et détermine mes attentes concernant les phénomènes futurs. Toutes les mathématiques soulagent énormément le cerveau, car les règles de calcul abstraites et simples que l'on garde en tête rendent le comptage et la mesure inutiles dans chaque cas pratique individuel. Ce principe d'économie détermine également le rapport de cause à effet que nous utilisons pour mettre en évidence des relations particulièrement importantes et frappantes ; dans la nature, il n'y a ni cause ni effet, mais seulement dans l'abstraction. Les « forces » ne sont que des vestiges de l'ancien fétichisme de la période théologique de la science.

La grande concordance entre les opinions de Mach, qui trouvent de plus en plus d'adeptes parmi les physiciens, et les explications antérieures de Dietzgen ne peut échapper à personne ; elle est

la preuve frappante du pouvoir clarificateur de la vision socialiste du monde et des sciences sociales qui a permis à Dietzgen de devancer si largement les physiciens les plus lucides. La parenté entre Mach et Dietzgen a déjà été remarquablement soulignée il y a plusieurs années par le camarade Friedrich Adler,^[2] et certains scientifiques russes ont même voulu établir un lien étroit entre Mach et le marxisme, rattachant le « machisme » à la science socialiste en tant que philosophie prolétarienne. Il convient donc de souligner ici les différences. Non pas dans le sens où ils se contrediraient et où il faudrait se battre pour savoir qui a raison et qui a tort, mais dans le sens où Dietzgen et Mach évoluent dans des domaines différents, viennent d'emblée de milieux différents et ont donc des objectifs différents. Leurs travaux ne peuvent donc pas coïncider, mais là où ils se rejoignent, leur concordance constitue une confirmation mutuelle.

Dietzgen est un philosophe socialiste dans toute sa pureté ; il ne cherche qu'à comprendre et à éclairer en profondeur l'instrument de la pensée que nous avons dans notre tête. En revanche, l'importance de Mach réside avant tout dans l'étude de l'histoire de la science et de la méthode de la recherche scientifique. Sans le savoir, il a ici appliqué le principe du matérialisme historique. Pour lui, l'histoire de la science n'est pas la succession de grands hommes qui, grâce à leur génie, font de grandes découvertes ; ce sont les problèmes qui surgissent de la pratique de la vie qui sont résolus par des progrès graduels, à l'aide des méthodes de pensée de la vie quotidienne, le principe d'économie, d'économie du travail cérébral superflu, restant toujours déterminant. Ce que nous admirons comme une merveilleuse construction mentale, comme l'abstraction la plus parfaite, détachée de toute matérialité — par exemple les constructions mathématiques —, nous est présenté ici dans son développement historique progressif à partir de l'expérience pratique.^[3] L'œuvre de Mach est donc très différente de celle de Dietzgen. Mach montre le but de la science : l'économie de la pensée. Il montre à quoi doit servir l'instrument de la pensée, ce qu'il doit accomplir, et comment, dans le développement historique de la science, il a effectivement accompli cette tâche. Dietzgen, lui, montre la structure interne de cet instrument de pensée, son essence, et la manière dont il agit et fonctionne intérieurement. Ils se complètent ainsi l'un l'autre : partant de points de départ différents, l'un en tant que savant examinant historiquement la méthode scientifique et l'autre en tant que philosophe explorant la pensée humaine en général, ils parviennent à la même clarification des concepts scientifiques fondamentaux.

Mach n'est pas un philosophe, ou plutôt, son œuvre a considérablement éclairé la nature de la connaissance, et dans sa clarté, il est un véritable chercheur de sagesse, plus que la plupart des philosophes spécialisés. Il ne veut pas être philosophe. Dans la préface de son ouvrage *Connaissance et erreur*, il déclare expressément qu'il n'est pas philosophe, mais « seulement physicien ». L'ironie avec laquelle il salue la philosophie, en déclarant que le pays du transcendant lui est fermé et que ses habitants ne parviennent pas à éveiller la moindre curiosité chez lui, montre certes qu'il n'accorde pas beaucoup d'importance à la philosophie, mais aussi qu'il ne l'a pas dépassée ; il ne s'en soucie tout simplement pas, dès lors qu'elle ne fait plus de ravages dans les sciences naturelles. Dietzgen, en revanche, vise précisément un objectif principal : son éclairage sur la pensée humaine doit non seulement mettre fin aux vieilles chimères métaphysiques dans la pratique de la recherche scientifique, mais aussi partout ailleurs. Même le physicien le plus impartial ne peut franchir la frontière que lui impose sa position sociale ; le domaine des sciences sociales, dites « spirituelles », lui est étranger. Il ne peut pas savoir si la métaphysique, qu'il ne tolère pas dans son domaine, n'y a pas sa place. Et pour ce qui est de la pratique de ses collègues, les professeurs d'éthique, de métaphysique, de théologie, de droit et d'économie nationale, il ne connaît rien de mieux pour

remplacer leurs idées par une science réelle. En revanche, le socialiste marxiste connaît la science sociale matérialiste qui, dans ces domaines, a éliminé l'ancienne croyance bourgeoise en des forces spirituelles mystérieuses ; c'est pourquoi il peut se placer au centre de ce domaine en tant que philosophe matérialiste et critique de toute la philosophie bourgeoise. Dietzgen a ainsi pu dépasser complètement la philosophie en tant que doctrine métaphysique pour en faire une science empirique de l'esprit.

Cette différence de point de vue s'accompagne d'une autre différence. Lorsque le physicien philosophe élucide la nature des concepts et des abstractions humains, son objectif est pratique : améliorer la pratique de la recherche scientifique. Sa critique des anciennes entités physiques, des choses, des forces, des lois et des agents doit en même temps être une correction. Le philosophe socialiste, lui, ne cherche qu'à expliquer la nature de ces concepts, leur sens réel, car ce qui l'intéresse, c'est l'élucidation de la pensée en général. Tous deux affirment que la « chose » n'est qu'une abstraction, et que seules les apparences sont réelles ; les forces ne sont pas réellement présentes, mais ne sont que des concepts. Mais le physicien en déduit : alors, débarrassons-nous de cette chose, de ces forces. Remplaçons-les par quelque chose de mieux. Chez Stallo, ce point de vue prévaut totalement ; pour lui, par exemple, l'explication de la chaleur par les mouvements et les collisions des plus petites particules est une aberration de l'esprit humain qui doit être éliminée par une meilleure compréhension philosophique, une opinion totalement ahistorique. Chez Mach aussi, bien que dans une moindre mesure, cette opinion apparaît parfois, par exemple lorsqu'il compare, dans « Pensée philosophique et pensée scientifique »^[4], la « chose » que l'esprit se forme à une illusion, et désigne comme seule chose qui nous intéresse, et qui doit donc être l'objet de la recherche, la dépendance fonctionnelle des éléments les uns par rapport aux autres,^[5] sans pour autant vouloir éradiquer les anciens concepts à coups de poil et de soufre : « Des groupes de tels éléments peuvent tout de même être désignés comme des choses (comme des corps). » Le théoricien socialiste de la connaissance adopte d'emblée un point de vue différent ; sa conception marxiste de l'histoire lui a justement appris à ne pas considérer les pensées humaines comme des sottises, mais comme l'expression de leur condition, comme des abstractions issues de leur expérience, donc comme des phénomènes naturels. C'est pourquoi il considère également les concepts scientifiques comme des phénomènes naturels, en explique la nature et critique la tendance métaphysique à les considérer comme des réalités essentielles, sans pour autant songer à les éliminer. « La pratique de la connaissance ne doit et ne peut être *modifiée* par sa théorie, mais la théorie doit seulement donner à la conscience une assurance plus grande », dit Dietzgen.^[6] L'utilisation d'abstractions telles que les choses, les forces, la chaleur, l'électricité ou la gravité n'est pas une mauvaise habitude stupide, mais une pratique nécessaire pour les chercheurs. Il s'agit simplement de remplacer certaines abstractions par de meilleures abstractions, ce qui n'est pas déterminé par une quelconque philosophie, mais par la pratique de la science spécifique. La théorie mécanique de la chaleur était justifiée, car elle résumait de manière satisfaisante un vaste domaine de faits et les ramenait à des phénomènes plus familiers ; elle a même correctement prédit des phénomènes inconnus. Il revient aux physiciens de décider s'il est préférable de la remplacer par une autre théorie ; mais celle qui la remplacera sera tout aussi bien une abstraction. Cependant, ceux qui, à l'instar de Stallo, la présentent comme une monstruosité métaphysique parce qu'elle opère avec des billes impossibles et absolument dures, montrent qu'ils ne comprennent pas la nature et le caractère indispensable des abstractions scientifiques ; ils sont tout aussi imprégnés de métaphysique que l'athée bourgeois l'est de théologie dans sa lutte contre la religion. On voit ici comment le

philosophe socialiste, précisément grâce à l'étendue du domaine qu'il embrasse, dépasse en clarté les physiciens philosophiques qui lui sont les plus proches, même sur les questions fondamentales.

Il est sans doute superflu de souligner un autre point sur lequel Dietzgen dépasse les physiciens. Ces derniers ne peuvent jamais aller plus loin que la pensée théorique ; ils ne connaissent que l'homme qui observe la nature avec curiosité. Or, cet aspect de l'être humain n'est qu'une partie du tout, un moyen à d'autres fins. L'homme est avant tout un être plein de besoins, de volontés et d'actions. La recherche scientifique ignore cet aspect, mais le socialisme le connaît bien. Dietzgen a également intégré ce domaine de la « raison pratique » à ses réflexions, démontrant ainsi que dans les domaines des mœurs, de la morale et du droit, l'esprit humain apparaît également comme l'organe du général qui fait ressortir l'essentiel, le général et le permanent de la multitude infinie des besoins et des nécessités concrets. Son œuvre est tout aussi importante pour le domaine de la vie pratique, de la société et de l'histoire que pour la théorie de la science.

La philosophie de Dietzgen est issue de la lutte de classe prolétarienne, de la théorie du mouvement ouvrier socialiste. On peut donc se demander quelle utilité le mouvement ouvrier en a tirée ou peut en tirer. Dès le début, il a été souligné qu'il ne pouvait être question d'une importance similaire à celle de l'économie nationale et de la théorie de l'histoire de Marx ; l'expérience le montre déjà. La théorie de la pensée est en effet plus éloignée de la pratique immédiate de la lutte quotidienne. Son importance ne réside pas dans son applicabilité immédiate à la pratique, mais, comme c'est également le cas dans une certaine mesure pour les enseignements de Marx, dans la plus grande clarté de la compréhension qu'elle peut apporter à ceux qui l'ont assimilée pour traiter les questions qui se posent, tant dans la lutte théorique avec les adversaires que dans leur propre tactique.

Dans un premier temps, leur valeur réside dans leur complémentarité avec les fondements scientifiques du socialisme. Pour une classe comme le prolétariat moderne, qui fonde sa lutte de libération sur la connaissance scientifique du monde, toute lacune dans cet édifice scientifique constitue un défaut et une faiblesse. Sans les éclaircissements philosophiques de Dietzgen, une telle lacune subsisterait. L'importance révolutionnaire du marxisme résidait dans le fait qu'il avait fait de l'histoire et de la sociologie une science du même caractère et de la même rigueur que les sciences naturelles ; ses conclusions, qui réfutaient toutes les anciennes conceptions bourgeoises, avaient donc la même certitude que les lois de la nature reconnues par tous. Que devait répondre la classe dominante ? Elle devait, par l'intermédiaire de ses penseurs, remettre en question la valeur et la certitude de la science en général. Chassée de la société dont les lois étaient désormais connues, elle se réfugia dans le royaume de l'esprit pur pour y faire croire aux prolétaires à ses tours de passe-passe. La philosophie bourgeoise, qui s'attaque aux fondements de la science empirique en tant que critique de la connaissance, qui renvoie à un autre monde supérieur dont le monde terrestre n'est qu'une pâle copie et auquel l'homme est lié par son esprit, est donc le dernier refuge de la pensée bourgeoise. Tant que la nature de l'esprit reste inexplicée, la croyance aux miracles ne peut être complètement vaincue. C'est là que réside l'importance de la philosophie prolétarienne de Dietzgen, qui a chassé la croyance aux miracles de leur dernier refuge ; elle considère l'esprit humain comme une chose naturelle dont l'action nous est parfaitement compréhensible et familière. C'est ce qui permet de s'attaquer de front à tous les préjugés et à toutes les vieilles superstitions qui subsistent dans l'esprit des hommes, comme Dietzgen l'a lui-même montré de manière

exemplaire dans son ouvrage sur « La religion de la social-démocratie » ainsi que dans ses « Streifzüge » (Excursions). Ainsi, le système scientifique qui soutient notre lutte est rendu totalement inébranlable.

La place importante qu'occupent les idées philosophiques bourgeoises dans le révisionnisme, comme cela est apparu il y a une bonne dizaine d'années lors des premières discussions théoriques sur les fondements du marxisme, a également suscité le désir d'utiliser la clarté philosophique de Dietzgen dans les débats tactiques. De même, l'âpreté de nos disputes mutuelles a fait naître le souhait que la doctrine philosophique selon laquelle toutes les contradictions ne sont que relatives et se fondent dans une unité supérieure serve d'antidote pour immuniser les belligérants contre l'obstination et la partialité dans les luttes partisans. Mais si la mise en avant unilatérale des contradictions sans médiation philosophique est un mal, son contraire l'est encore plus. On peut voir où mène la philosophie abstraite générale sans la doctrine pratique et incisive de la lutte des classes du marxisme, à l'exemple de l'un des plus ardents défenseurs du « dietzgenisme » [probablement Eugene Dietzgen; note du traducteur], qui, contrairement aux marxistes qui ont un point de vue de classe, plaidait en faveur de l'interdiction de l'immigration en Amérique depuis un point de vue « cosmique » supérieur. L'importance de l'œuvre de Dietzgen pour la lutte pratique ne réside pas dans l'embellissement de nos mœurs polémiques mutuelles, mais avant tout dans la clarification philosophique des fondements du marxisme.

Il y a des raisons de supposer que cette importance pratique ne cessera de croître à l'avenir, pour les mêmes raisons qui expliquent pourquoi elle était jusqu'à présent minime. Jusqu'à présent, la lutte du prolétariat consistait essentiellement en une préparation et en un rassemblement des forces ; c'est pourquoi la recherche théorique était principalement historique et économique à cette époque. Le marxisme soulignait que la superstructure politique devait nécessairement se transformer avec le mode de production, que l'esprit est déterminé par la matière du monde réel et que ce monde économique réalise de plus en plus les conditions du socialisme. Cette certitude donne au prolétariat la force nécessaire pour se préparer sur le long terme. L'objet de la recherche historique était avant tout de démontrer que le développement économique était à l'origine des bouleversements politiques. Dans cette histoire politique, on n'avait donc affaire qu'aux forces matérielles et à leur résultat final, aux idées qui s'imposaient dans les actions politiques. Ce qui se trouvait entre les deux, à savoir le processus de maturation lente dans l'esprit des gens, importait peu ici, où tout l'intérêt se concentrait sur l'action ; les idées étaient également secondaires, car ce n'étaient pas elles, mais les nécessités de l'économie qui déterminaient finalement le résultat. Cependant, si l'étude historique veut aller plus loin dans les détails, suivre la genèse progressive des idées chez les individus et l'influence des traditions, elle doit aller au-delà de l'affirmation selon laquelle le matériel détermine l'esprit, et appliquer la science qui nous enseigne comment le matériel se transforme dans l'esprit des hommes.

L'intérêt pour cet aspect de la question ne fera sans doute que croître avec le développement du mouvement ouvrier. À mesure que les luttes pratiques du prolétariat se transforment en une véritable lutte pour le pouvoir, l'aspect actif du marxisme prend davantage de place. Lorsque des actions aux conséquences lourdes s'imposent aux hommes, la preuve que la matière détermine l'esprit ne leur suffit plus et ils se demandent jusqu'où ce processus a déjà progressé. Ce qui ressort à peine de l'histoire, puisque nous n'y avons affaire qu'au moment de l'action, à savoir la lente maturation des idées et le dépassement des traditions inhibitrices, devient une question pratique importante

dans le mouvement ouvrier, où nous préparons nous-mêmes l'action. Seule la science, qui explique l'esprit humain, peut apporter une clarté totale sur ces questions en éclairant la genèse des idées et la nature des traditions. Nous n'en sommes encore qu'au début de cette évolution. Il y a trente ans, on pouvait demander avec mépris à Kautsky où étaient les ouvrages dans lesquels la valeur du marxisme pour l'histoire ressortait. Aujourd'hui, on peut poser la même question à propos de l'œuvre de Dietzgen. C'est précisément ainsi que nous pouvons nous attendre à ce que sa fécondité pour la lutte prolétarienne se manifeste de plus en plus dans les temps à venir.

Source

Dietzgens Werk / Ant[on]. Pannekoek dans : *Die Neue Zeit*, 31^e année (1912-1913), 2^e vol. (1913), n° 2s, 11 avril 1913, p. 37-47. <https://www.aaap.be/Pdf/Neue-Zeit/Pannekoek-de-NZ-1913-Dietzgens-Werk.pdf>. Transcription à l'aide de 12OCR <https://www.i2ocr.com>, orthographe allemande modernisée et traduction française avec l'aide de *Deepl.com Translate* et *Write* : F.C. septembre 2025.

Notes

[1] Cf. Henriette Roland-Holst, Joseph Dietzgens Philosophie, p. 36 à 40.

[2] F. Adler, Friedrich Engels und die Naturwissenschaft. « Neue Zeit », XXV, 1, p. 620.

[3] Cf. Fritz Tischler, Materialistische Geschichtsauffassung und Mathematik, « Neue Zeit », XXIV, 2, p. 223.

[4] Erkenntnis und Irrtum, p. 10.

[5] Max Verworn, qui fait également partie des physiciens les plus lucides, s'exprime dans le même sens en affirmant que l'approche « conditionnelle » doit remplacer l'approche « causale ». « La loi causale est une mystique spéculative, la loi conditionnelle est une expérience » (Grenzen der Erkenntnis, p. 17.)

[6] Das Wesen der menschlichen Kopfarbeit, p. 97.

Addendum

Eugen Dietzgen écrivait encore en 1929 : « Le niveau de vie élevé des salariés américains s'explique également par le fait que la Confédération syndicale américaine [AFL] a fortement limité la concurrence de leurs collègues étrangers par des droits de douane élevés et une réduction de l'immigration. » (Dietzgen, Eugen. Fort mit dem Klassenkrieg : Marxismus und Kapitalismus im Lichte des entwicklungshistorischen Materialismus. Zurich : Rascher, 1929. p. 81).